

M

A

R

I

E

D

A

R

R

I

E

U

S

S

E

C

Q

Entretien, *Lettres pour Marie Darrieussecq*

I. Prénom

L'origine de ces questions à l'auteur(e), fin mai-début juin 2020, Durham, Nord Est, Angleterre, pour refaire un portrait de l'écriture : un 'abécédaire' alternatif, inspiré sans nul doute d'Annette Messenger ('Collectionneuse', 1971-74), ou de Claire Parnet à Gilles Deleuze (1988-96), en partie seulement. Comment ne pas penser aux éditions P.O.L., quand on évoque ses œuvres. L'inspiration n'est pas devenue un simple acrostiche du 'nom de l'auteur', mais témoigne de l'influence d'une relecture, qui a rappelé non seulement l'importance vitale de l'ancrage des lettres, mais l'absolue nécessité de pluraliser la direction des questions, pour susciter plus de possibilités 'nouvelles', si ce n'est de réponses, dans un dialogue virtuel, qu'on voudrait valable avec tout auteur.

Ayant relu *White* (2003), pour retrouver les Rothko retranscrits dans le roman (158), je suis en effet retombée pic sur une scène clef, dans laquelle les personnages Edmée et Peter se fondent de façon sonore, pas si sommaire, car devenant parfaitement érotique, en initiales : E et P, la fusion sexuelle des corps, est-elle si ardue à transcrire ; maints auteurs l'ont affirmé, ou confirmé, dans tant d'entretiens, la scène sexuelle, dite 'limite', ce que rappellera un Truffaut par ailleurs, disant la même chose sur 'la chose' obligatoire. Cet extrait de *White* simule une belle cacophonie sublimement drolatique et émouvante, avec gloussement de *love birds* nocturnes, poules, 'cocottes', un brin incongrues, ou chouettes non anthropomorphisées : « Asie-Europe-Afrique-Amérique, traversé par des mains, des nuques, des bouches, des cheveux – Edmée, Peter, Peter, Edmée – ouh, ulule encore une voix – le

poulailler des fantômes, criillant et blackboulés – P dit oui, murmure oui, roule oui dans la langue d'E »

[Il n'y a pas de point final, mais une double ligne blanche, et une * dans cette césure sur la page, 194, en rappel de la typographie décalée et inventive de Marie Darrieussecq]

M- Mer, Monde (états, éclats de la Terre, mer incluse, pas toujours inclusive, ciel incertain)

[M comme le monde de *la mer* mise dans *le musée*, et puis à l'envers : mars 2009, retour en arrière, ou bond en avant dans le temps, depuis *Le Musée de la mer*, Liz interpellait May et nous interpelle :

habiter la ville habiter la campagne

on se posait la question comme si nous avions le choix

comme si ça décidait de l'existence

c'est toi qui avais raison

MAY :

je ne sais pas (47-48)

Et Liz de continuer :

on trouvera un bateau

MAY

il n'y a pas de bateau

il n'y a rien

[...]

LIZ

vous n'avez pas d'enfant

MAY

on n'en parle pas (48-49)

QUESTION : *Maladies, migrations, l'une pouvant d'ailleurs fluidement devenir une métaphore de l'autre, nous l'avons entendu en échos dans les médias et tweets, migrants, mirages de traversée (impossible ?). Fin mai 2020, que (leur/nous) reste-t-il pour retrouver un équilibre (précaire), le pied marin, une main (tendue, quasiment défendue)? Que dire de nos lieux communs, nos lieux de (sur)vie, aujourd'hui ?*

RÉPONSE : Tout ce que je peux dire c'est que je n'ai écrit plutôt moins que d'habitude. J'avais en tête le mot « perturbation », au sens de Thomas Bernhard, la grande perturbation qui agite le monde. Le confinement strict tel qu'on l'a connu en France n'était pas propice à l'écriture, on croirait que c'est le moment d'écrire, l'occasion, le grand vide, mais les écrivains n'écrivent pas dans le vide, ils volent du temps dans le trop plein. Ils se replient quand tout s'agite. La marge, leur marginalité rêvée, chérie, ils ne peuvent s'y tenir que quand *les autres* font société. Dans le confinement les écrivains faisaient société comme les autres.. Quant aux voyageurs forcés, soudain confinés forcés, vaille que vaille, c'est comme si le monde tel qu'il est fabriqué ne pouvait, ne voulait décidément rien en savoir. À Calais les tentatives de traversées en zodiac se sont multipliées, parce qu'il n'y avait plus de passage de camions.

A-Art

[Venant d'entendre un extrait du journal de Jim Morrison, traduit en français, à qui Francis Ford Coppola aurait dit (à peu près) 'oui c'est bon, on pourrait parler de la beauté de l'art et tout ça, évidemment, mais viens manger avec nous', l'emmenant dans un restaurant français avec des acteurs/amis. Et il n'y avait que des français attablés tout autour, Scorsese a réglé la note, les détail notés par un Morrison un peu éberlué sont aussi frappants, ce qui reste en mémoire ou dans les mémoires, quand l'on songe à la notoriété d'*Apocalypse Now* (1979) et la bande son qui inclut *The End*, ou encore que Coppola a refait une *final, final cut* de son film culte en 2019. La date de cette anecdote, rapportée sur les ondes de *France Inter* le 31 mai 2020, est floue, mais elle reste à la fois éloquente, et pertinente, pour hier et pour aujourd'hui. Est-t-il donc si difficile de parler d'art sans, que sais-je, s'esquiver, devant l'ampleur de la question, ou mieux vaut-il digresser, si l'on veut éviter toute solennité pesante, et vaut-il alors mieux refaire le banquet de Platon avec les moyens du bord, et de son siècle ?]

QUESTION : *Art : ça fait penser à quoi, ça fait vibrer comment, ça peut dire quoi, ou 'servir' qui et quoi ? Comment redire le poids et le prix d'une esthétique/éthique de l'art contemporain, sans trop 'appesantir', peut-être, car 'on connaît (trop) la chanson', aurait dit Alain Resnais, et tu nous as souvent mis en garde contre les truismes ?*

RÉPONSE : L'art c'est la vie, c'est ma vie. C'est le seul sens possible de la vie. Ça et la contemplation de la mer – mais là on est plus proche de l'indicible et du suicide, de la mélancolie. L'art c'est la vie, c'est vital. Les écrivains sont des artistes. Leur matériau c'est les mots donc ils doivent d'abord, comme disait Leiris, fourbir leurs mots, les isoler, inventer une langue au cœur de la langue, savoir quoi faire avec les lieux communs, rendre à la langue une langue plus vive. Un de mes amis est danseur, un très grand danseur professionnel, souvent il reste assis très longtemps pendant qu'on fait la fête, et soudain il se met debout et très simplement ses pieds glissent, bougent avec un art inégalable... le plancher s'anime... on

reconnait immédiatement le très grand danseur. Nous, nous ne faisons que nous agiter sur de la musique. De la même façon, tout le monde ne peut pas écrire, au sens où tout le monde ne peut pas être un artiste des mots. Mais on peut tout à fait s'agiter sur le langage.

R- Rires ?

[Marguerite Duras avait notoirement signalé que l'on ne pourrait pas vraiment capter 'ça', 'un rire d'enfant', dans l'écrit. C'est une phrase magnifique, et superbe aveu de limites, et qui fait aussi que cette phrase fait aussi un peu mal, porte droit au cœur, à l'entendre. On rajoute un grand 'jamais', parce que c'est MD. Tes initiales.]

QUESTION : *Y-a-t-il autre chose qui coulerait, confus ou non, entre les particules de sable fin de l'écriture, et quelque chose d'aussi précis, ou exemplaire, que ton travail chercherait à transmettre, sans avoir l'impression d'y arriver, mais sans non plus y renoncer ?*

RÉPONSE : Pour l'instant, la vérité c'est que je ne parviens pas à écrire sur la mort de mon frère comme je voudrais. Tout le reste j'arrive à l'écrire. Peut-être que ça restera un « en creux » de mes livres. Mais je m'obstine. « L'obstination », c'est ce que Nathalie Sarraute m'a légué, ce qu'elle m'a dit : de m'obstiner.

Quant aux sensations ou aux sons qui échappent, l'anglais est un peu plus riche en précisions sur les vagues, par exemple « shuffle », ou « crisp », ce sont des mots qui me manquent en français, « giggle » aussi.

I-Inspiration. Icare. Ithaque. Médée. Achille. Roland et son cor(ps) mourant, son chant du cygne à lui, autres mesures de la démesure 'humaine'. **Le mythe de l'inspiration ?**

[Les mythes, à distinguer des 'légendes' – on se demande bien parfois pourquoi – ont le pouvoir de nous transporter, non par delà les siècles, mais entre les siècles : j'énonce ici une simple suggestion, me focalisant aussi sur les interstices. Je ne sais pas si lire et redire un

mythe (fondateur) est un soulagement, un cas facilité de catharsis, mais en tout cas, cela ne semble pas une simple échappatoire, une évasion, face au dit ‘présent’. Voir *The Silence of the Girls* (Pat Barker, 2018), *The Testaments* (Margaret Atwood, 2019), et pourquoi pas, *La Mer à l’envers* ?]

QUESTION. *L’Odyssée, Homère, m’ont accompagnée (en traduction, en anglais) pendant le confinement, tout en repensant à l’Ulysse photographié et filmé amoureuxment par Agnès Varda, en simultané. Il semble qu’il y a tant de mythes entrecroisés dans les filets de tes textes. Peux-tu nous en redonner quelques traces, d’i comme idées, inspiration, s’il est possible de ‘révéler’ des secrets d’alchimie littéraire ?*

RÉPONSE : C’est Jonas, le prophète présent dans tous les monothéismes, dans toute la Méditerranée, le Younès arabe, qui m’a ouvert la gueule de baleine de ce livre. Ulysse est une fausse piste pour les migrants. Ulysse était un roi victorieux. Aucun des migrants que j’ai rencontrés n’avait gagné de guerre, et aucun n’avait pris de plaisir à son odyssée.

E- Une question de ‘genre’, de ‘féminin’ remis en scène avec #MeToo.

[Les pronoms sont-ils des questions, ou des positions, auxquelles tes textes s’affrontent encore, et encore ? Je repense à l’intervention d’Annie Ernaux au festival de littérature d’Edimbourg en août 2019, et à qui on a posé la question de son usage d’un je/elle variable... Le ‘e’ français est-il une lourdeur ? Il y a aussi le ‘Eux/Elle’ d’un *W* de Georges Perec. Je pense aussi ici, forcément, au *They* anglais, qui vient scinder ou re-souder autrement le *Je/Il/Elle*, je repense aux autres livres et entretiens dans lesquels tu prends position sur ces questionnements épineux, les cas des pronoms symboliques, de vrais casse-tête, cactus, ou une source renouvelée de jouvence, pour ‘les langues’.]

QUESTION : *Les genres, normes distribuées en ready-made, et en codes rejoués (Judith Butler, come back and again, to the rescue) ? Faut-il faire un nouveau pari, relancer les 'genres' comme des dés, avec Mallarmé, qu'on imaginerait bien en fantôme fébrile, renommé cette fois du prénom Marie ou Geneviève, et non plus le sempiternel paternel Stéphane? Faut-il redemander à Stéphane Audran de revenir illuminer nos écrans, nos tablettes? Quels horizons nouveaux proposer à nos langues 'latines', à un français enraciné dans le 'e' du féminin ? Les auteur(e)s ne se sont-elles/ils pas remis(e)s d'elles/eux-mêmes, en pleine partie ininterrompue d'échecs, avec un autre Marcel Duchamp, et une nouvelle Eve Babitz rhabillée – revoir la célèbre scène de 'jeux interdits' toujours controversée (Los Angeles, 1963), depuis des décades, on le sait, mais sans s'engager à fixer de nouvelles règles 'linguistiques'. Comment déboulonner les statuts, et les statues, de pronoms de la troisième personne ? Largeur, extensibilité, et gageures de ces réécritures : nos 'pronoms' ont-ils toujours un potentiel à récrire, refondre en fluidités repensées, entre féminin et masculin, communicants autrement? Alors comment communiquer les fameuses 'différences', en passant aussi par l'écrit ? L'Une chante, l'autre pas (Varda, 200) - mais qui est, comment redire 'l'autre', ou comment pourrait-on insérer sur la page un autre Masculin Féminin (Godard, 1966, Françoise Héritier, 1996, et al) ? 'Solange', De Clèves, s'entend, à entendre avec un clin d'œil à celle de Demy, Dorléac, Deneuve, en duo des Demoiselles, 'ça fait pas un peu pute', ou pas du tout?*

RÉPONSE : Sol ange solitude sol soleil saut de l'ange sol en je.... Mais aussi effectivement Jacques Demy.

Quant au français langue masculine j'ai tant guerroyé, tant donné de conférences (on peut les trouver sur mon site internet) que je n'ai plus beaucoup de forces pour dire et expliquer encore. C'est Antoinette Fouque la première qui m'a fait entendre qu'on dit *un million de femmes et le garçon sont contents* (et pas contentes), mais aussi *un million de femmes et le*

chien sont contents... Je glisse souvent dans mes livres et articles des accords de proximité ou de nombre, quelqu'une (à la Wittig), la bébé, la personnage... Encore faut-il que les correcteurs ne corrigent pas.

II. Nom(s)

QUESTIONS : *Et ci-dessous quelques propositions, pour réponses improvisées : si l'on dit ces noms ci, ces mots là...*

D comme Demain

RÉPONSE : Répondre à demain par Kafka : « *mais rien n'avait changé,* »

Conclure par l'inachevé. Cette virgule en suspens, la dernière phrase du *Terrier*, me semble contenir notre avenir.

A *comme Art on a vu ci-dessus, alors je propose Architecture (la place de, dans la construction des livres – dessines-tu tes endroits, intérieur, extérieur, en visualisant par graphisme, à la Perec ?)*

RÉPONSE : Non, très peu, ça s'agence comme ça peut. Pendant mes études de lettres un prof nous avait dit que si on dessine la Pension Vaucquer, dans *le Père Goriot*, le garde-manger flotte en l'air au milieu de la cour... ça me plaisait beaucoup, les chausse-trappe, les pièces, cachées, invisibles, les fantômes...

R *comme Ernaux (en écho à sa 'Lettre d'Intérieur', 30 Mars 2020, adressée au président et à tous les auditeurs de France Inter, en reprise de la critique d'un Boris Vian antimilitariste)*

RÉPONSE : Je suis d'accord avec sa lettre : nous ne sommes pas en guerre, et les fameuses « forces vives de la nation » sont précisément celles qui sont les plus mal payées en France : caissières, transporteurs, aide-soignants, éboueurs (sans eux nos villes aux rues vides auraient été un cloaque), agriculteurs.trices aussi, le tout au genre que l'on veut. La grande question pour moi c'est comment conjuguer protestation politique, voire engagement, et écriture. L'écriture nécessite un repli, je dirais même une mise à l'abri. Nous étions tous dans nos terriers, tous, mais il y a une criante inégalité de terriers, plus ou moins grand et confortable, doté ou pas d'un balcon, d'un jardin...

R comme **Retouches** et **Réécriture**, *ce qui touche à ton travail...?*

RÉPONSE : Le premier jet de l'écriture est toujours facile pour moi, j'écris sans me censurer, j'écris « y penser », sans « y être » même... ça écrit... Je, le pesant je, revient à la correction, et là il se déchaîne, il évalue, il soupèse, il songe, et un autre je en moi doit lui tenir la bride, tout devient une question de mesure et de raison, à la correction... Sinon je rature tout, je réécris à l'infini. Après trente relectures environ, j'arrête. « Je publie pour arrêter de corriger », disait Valéry. « J'écris mes livres pour savoir ce qu'il y a dedans » disait Julien Green Pas mes écrivains préférés, mais j'aime bien ces phrases. Ma pratique se situe entre ces deux bornes. Je ne fais pas de plan mais j'ai tout de même une vision du roman avant de me jeter à l'eau (je vers vers une fin).

I comme **Charlie** (*Hebdo*), *comment en parler, la liberté de la presse, la liberté d'expression...*

RÉPONSE : J'ai écrit deux ans et demi pour eux, juste après l'attentat du 7 janvier. C'était un engagement, une mission pour la liberté d'expression. J'avais peur, d'ailleurs. Je n'étais pas toujours d'accord avec eux, mais je voulais qu'ils aient la liberté de le dire. Quand j'ai

appris la mort de Cabu c'est la seule fois où mes enfants m'ont vue pleurer, je m'en souviens encore, un mercredi midi dans le métro, on allait à la piscine comme tous les mercredis...

E comme **Enfant**, *écrire pour les enfants, écris-tu d'autres livres/scénarios pour eux aussi, et pourquoi ne pose-t-on toujours pas ce genre de question à tous les auteur(e)s? Lauren Child a lancé un cri d'alerte sur le manque de considération toujours sidérant qui entoure la 'littérature (mondiale) pour la jeunesse', (23 octobre 2019, 'Staring into Space with Lauren Child', Public Lecture, Insights series, Newcastle University). Notre numéro va rassembler des réactions sur *Le Bébé*, d'où cette question sur les un peu plus grands, et celles et ceux qui leur fabriquent des histoires et semblent toutefois, et toujours, un peu moins considérés, une littérature de second rang, rayon jeunesse (exceptions confirmant la règle des attributions des 'grands prix' de haute 'valeur' dominante, rappelait Child).*

RÉPONSE : Dans une lettre Anne Ernaux m'avait avertie que la condescendance, voire le mépris qui avait entouré son livre « Passion simple » allait frapper aussi « le Bébé ». Sujets de bonne femme, littérature de gonzesse...

U comme **Ubiquité** (*don ?*)

RÉPONSE : Dans chacun de mes romans je vis une vie possible. Mes livres sont nés de ma vie et de mes voyages et du possible ouverts par cette vie et ces voyages. Ceci dit, depuis quelques années, j'essaie le plus possible d'éviter l'avion. Je n'aurai pas assez de trois vies pour rembourser ma taxe carbone.

S comme **Sarraute** *Nathalie, de son prénom. Une influence, une importance, une présence ?*

RÉPONSE : Une amie et une force. Une camarade d'angoisse. Mais quand elle est morte, j'avais 29 ans et je ne m'étais jamais départie de ma timidité avec elle. Nous avions 70 ans de différence d'âge. Elle m'avait dit : « nous avons le même problème, j'ai été reconnue trop

tard et vous trop tôt. » Il n’y avait donc, selon elle, que l’obstination. Elle se moquait aussi beaucoup des gens qui disent : « ah moi aussi, si j’avais le temps j’écrirais...”

S comme **Sciamma** Céline ou tout autre lien de **cinéphilie**. *On pouvait choisir tant d’autres figures de proue du grand (et petit) écran d’aujourd’hui, que cela soit, en ordre alphabétique, en commençant par un triple A, et avec un ‘S’ pour le silence sur tou(te)s les autres, faute de place: de Andrea **Arnold**, Amma **Asante**, Haifaa **Al Mansour**, Jane **Campion** (avec ces faux silences inoubliables de *The Piano Lesson*), Sofia **Coppola**, Claire **Denis**, Mati **Diop**, Valerie **Faris**, Deniz **Gamze Ergüven** (qui avait rejoint l’équipe de l’adaptation de *HandMaid’s Tale*, saison 3, avec Asante), Greta **Gerwich**, Mia **Hansen-Love**, Melina **Matsoukas**, Dee **Rees**, Annie **Silverstein**, à Chloé **Zhao**, j’ai choisi de rapprocher vos visions pour laisser ici place à ton travail, par rapport et avec le cinéma. Si je pense à **A** comme Chantal **Akerman** (1950-2015), c’est parce qu’elle est née un 6 juin, et que, dans sa lumière, **S** pour **Seyrig** Delphine (1932-1990), elle aussi, n’est jamais si loin de nos écrans. On ne peut guère assister ‘physiquement au 67^{ème} SFF (Sydney Film Festival) en juin 2020, mais on pourra certainement découvrir virtuellement d’autres talents.*

[https://www.efp-online.com/en/project_talent_promotion/women_directors_in_sydney.php]

RÉPONSE : Depuis dix-huit mois et encore probablement pour la même période je suis présidente de l’avance sur recettes au CNC, centre national du cinéma et de l’image animée. Je lis environ 600 scénarios et dossiers de films par an, 600 projets donc, à qui nous distribuons ou pas l’avance, ce qui est souvent décisif dans une économie de films d’auteurs. Comme je suis insomniaque j’ai (hélas) une grande capacité de lecture...

Avec les membres des commissions, toujours paritaires et les plus diverses possibles, nous nous réunissons (ces derniers temps par visioconférence) pour débattre. C’est passionnant. Un film c’est une vision du monde. Après avoir été psychanalyste une dizaine d’années j’ai

eu besoin de continuer à garder une forme d'action sur le monde, à aider à l'émergence ou à la confirmation de voix diverses. Les deux activités bien sûr sont très différentes ☺ Le point commun évident pour moi c'est cela me sort efficacement de chez moi... Cela me force très concrètement à m'habiller, à me mettre debout, à « être à l'autre », car écrire peut aussi prendre la forme d'une longue mélancolie... Au CNC j'ai aussi découvert que j'aimais bien « présider », c'est-à-dire passer la parole et parfois, in fine, prendre la décision (quand les avis s'opposent à part égale). Et je pense que dans l'état actuel du monde c'est important que la présidente soit une femme. Je prends mieux conscience de certains effets de genre, de la prise de parole masculine et féminine, des budgets alloués aux hommes, de ceux alloués aux femmes... et j'aime essayer de les déjouer, ces effets de genre...

Mais au bout du compte, j'ai beau faire *autre chose*, écrire, et bien c'est écrire : on ne peut pas y échapper. Il faut toujours s'asseoir (ou se coucher) et se résoudre à ça : écrire.

E comme **Encore**, *tu as dit ne plus avoir envie de créer de nouveaux personnages: Rose émigre doucement et passe entre les murs d'Il faut beaucoup aimer les hommes, Clèves, La Mer à l'envers...est-ce devenu un dispositif en principe de longue durée, ou une règle temporaire, à détourner aussi? (voir Nathalie Collard, 'Marie Darrieussecq : la mère veilleuse', La Presse, 18 août 2019)*

RÉPONSE : Probablement un dispositif à longue durée, jusqu'au jour sans doute où je dirai « Marie, je » pour « Solange, elle » et « Rose, elle ». Mais je n'ai pas encore fini d'explorer la fiction. La fiction autorise l'identification ludique : « on dirait que c'est moi ». L'autobiographie prend à la gorge, parfois. Quand j'écrivais des reportages sur les migrants, leur expérience a quelque chose de paralysant : on est dans l'empathie mais, par morale, par timidité, on n'ose pas imaginer vraiment ce qu'ils ont vécu, se mettre dans leur peau semble

impossible et immoral. Ça peut sembler paradoxal mais dans le reportage même le plus fidèle, dans le documentaire le plus « vrai », c'est toujours *à l'autre* que ça arrive. La fiction autorise les lecteurs.trices et moi-même à nous dire : cet homme, cette femme, c'est moi : « c'est vrai, mais ce n'est pas pour de vrai ». L'imagination devient alors très empathique. L'imagination est généreuse, elle est poreuse aux peaux et à l'autre. Le roman (ou la fiction au cinéma) permet de vivre la vie des personnages. Un jour cependant je sais que je tenterai de faire adhérer le personnage et moi, à raconter « ma vie », du moins celle de ma famille, mais ce sera pour donner vie à mon frère, qui n'a vécu que deux jours. Je ne m'y autorise pas encore, pourtant je *dois* le faire.

C comme **Coqueluche**, *mot désuet, un brin cocasse, et pourtant polysémique, pour oser demander, quel est ton livre de toi que tu préfères ; et pour ceux des autres, quel a été ton livre d'enfant (capital, voir ci-dessus), ton livre de chevet (métaphorique ou non), et fin du quatuor livresque, quel est le livre que tu emporterais/emportes, 'au bout du monde'?*

RÉPONSE : J'ai beaucoup d'affection pour mon deuxième roman, *Naissance des fantômes*, un livre aussi programmatique que *Truismes* : les deux ensemble dessinent tout ce qui va suivre, mon travail sur les clichés et mon travail sur l'invisible, travail traversé par le corps et son envers, la disparition. Mon livre d'enfant, j'en ai deux : *Sinikka de Finlande* et *Miss Juliette et le hérisson fleuri...* deux livres idylliques sur un monde parfait. Un monde féminin, aussi, quand j'y pense. Avec des vrais animaux et des vrais arbres. Et des livres voyageurs, je crois que *Miss Juliette* se passe en Cornouailles... Mon livre de chevet, *la Princesse de Clèves*. Celui que j'ai emporté au bout du monde, souvent ce sont *les Essais* de Montaigne, mais j'aime aussi emporter des journaux ou des correspondances d'écrivains ou d'artistes, Kafka, Proust, Freud, Sontag, Lagarce, de Staël, Nikki de saint Phalle, Louise Bourgeois, toutes époques confondues, ou de bonnes biographies, Beckett, Joyce, etc. Je lis tout le temps.

Q comme dans *James Bond*. *Question, pas si triviale, puisqu'on avait commencé à parler d'auteur(e) découpé(e) en lettres d'alphabet, ce personnage de la série n'a pratiquement rien à envier à M ou OO, ayant, après tout, la liberté et la faculté d'inventer tous les gadgets qui font mouvoir les cercles d'agents du pouvoir : le stylo explosif et les clefs de la voiture qui roule toute seule comme une grande, c'est lui/elle qui les as. Quel serait le James Bond que tu préfères, et pourquoi ? Agnès Varda a vu une partie de Skyfall au Tyneside Cinema (automne 2012), malheureusement pas le temps d'approfondir, mais elle nous a dit sa curiosité inlassable pour voir ce qui fascine le grand public, tout public, et a mentionné qu'elle aurait aimé être, en personnage/actrice, sur les écrans (Meryl Streep, dans Silkwood). Je lance une ultime question, sans piège, en écho à la 'cinécriture' vardienne ou l'art du dédoublement sarrautien: et si toi, tu étais un personnage de livre... ?*

RÉPONSE : Je n'ai jamais rien compris aux scénarios des James Bond. C'est trop paranoïaque pour moi. J'aime bien ne pas comprendre comme dans les films de Lynch, que j'adore, parce qu'il y a un contrat qui me dit : « tu n'as pas à comprendre, ça se passe ailleurs ». J'aime aussi beaucoup les grands films populaires, les premiers Star Wars ou les comédies romantiques avec Julia Roberts, parce que là aussi le contrat est clair, on est là pour rêver et s'amuser. Si j'étais un personnage de film je serais Wanda, ou Geena Rowland dans *Une femme sous influence*, le meilleur des films de Cassavettes, bon elles sont très belles, certes ☺ mais je me reconnais dans leur mélancolie. C'est l'écriture qui m'a sauvée et qui m'a apporté, aussi, le pouvoir dont le manque les fait tant souffrir. Si j'étais un personnage de roman je serai la baleine dans *Moby Dick*, ni plus ni moins.

Marie-Claire Barnet